

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 51

Artikel: Un livre qui m'a fait plaisir
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192012>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

croyances populaires, qui se sont effacées au souffle de la civilisation. Tous ces bizarres mystères font place au grand mystère de la Nativité, qui se traduit dans cette parole vivifiante : *Dieu avec nous !*

Un livre qui m'a fait plaisir.

Depuis une quinzaine de jours, vous avez sans doute fait comme moi, chers lecteurs, vous vous êtes fréquemment arrêtés devant les vitrines de nos libraires, où s'étaient d'innombrables publications nouvelles, avec leurs titres alléchants.

Parmi celles-ci, vous avez évidemment remarqué un volume à la couverture coquettement illustrée d'un joli paysage alpestre, au-dessous duquel on lit ce titre, coupé par une branche fleurie :

AUTOUR DU LÉMAN.

Et puis, tout au haut de la page, et en caractères bien moins apparents, le nom des auteurs, *M. et M^{me} Georges Renard*.

Ce titre : « Autour du Léman », qui évoque pour nous tous les charmes, toutes les beautés d'une contrée que nous chérissons ; — le nom des auteurs, dont nous connaissons la plume fertile, le style entraînant, riche d'images et de gracieuses descriptions ; — l'aspect de ce volume, si élégant, si soigné, au point de vue typographique, par la maison Viret-Genton ; — les charmantes vignettes de M. Golliez, jetées comme au hasard — un hasard heureux — dans le texte, au bord des marges, au coin d'une page, tout cela est bien tentant, n'est-ce pas ?...

Aussi n'y ai-je pas résisté. Ce livre est maintenant sur ma table et je l'ai lu avec infiniment de plaisir. Laissez-vous tenter aussi, et vous irez de page en page, de « nouvelle » en « nouvelle », avec délices. Il y a tant de vie et de fraîcheur dans ces tableaux de mœurs, dans ces descriptions de la nature, qu'on se livre tout entier à cette lecture attachante.

Rien dont on puisse dire comme de tant d'autres publications : « Il y a des longueurs... Et puis, par-ci par-là, c'est un peu forcé... Que voulez-vous, ce n'est pas ça. »

Non, c'est toujours ça, au contraire. Le récit est toujours vif, l'intérêt soutenu : beaucoup d'imprévu, de gaies et bonnes surprises.

La première nouvelle, intitulée : *Un chasseur de chamois*, vous empoigne tout de suite. On se représente, on voit ce fier et courageux Rouvenaz, le fusil à l'épaule, franchissant les rochers abruptes et bravant tous les dangers. On partage les impressions de ce caractère si fortement trempé ; on sympathise aux déceptions, aux malheurs qu'il accablent dans sa carrière de chasseur, dont la fin tragique est si profondément triste et touchante.

Oh ! que les auteurs ont bien fait de placer immédiatement après cette émouvante histoire, celle si piquante et si gaie des *Trois giffles*. Voulez-vous que je vous en fasse venir l'eau à la bouche ?... Ecoutez ces quelques lignes par lesquelles elle débute :

Depuis quand ils s'aimaient ? Ils n'en avaient, ma foi ! rien : leur amour avait presque le même âge qu'eux. Une fois, quand ils étaient petits, tout petits, on avait dit à Jean : « Aime bien Antoinette, c'est ta petite femme ! » En même temps, on avait dit à Antoinette ! « Aime bien Jean, c'est ton petit mari ! » Et depuis lors Jean aimait Antoinette et Antoinette aimait Jean.

C'était vraiment une jolie paire d'amoureux en miniature ! Elle, potelée, rose et blanche, avec de fins cheveux blonds qui vagabondaient en mèches folles autour de sa frimousse éveillée, des yeux bleus rieurs, un nez en trompette et des dents de souris. Lui, svelte, brun, de grands yeux noirs, le nez droit et un petit air sérieux de penseur et de père de famille.

Monsieur et Madame Renard, on dit qu'on n'emprunte qu'aux riches, et bien, vous l'êtes si abondamment dans votre intéressante publication, que nous nous permettons de mettre encore sous les yeux de nos lecteurs une ou deux des pages que vous consacrez à vos deux petits héros, Jean et Antoinette, le jour de la *Fête du Bois*.

Jean est tout pénétré de son importance. Il a mis son képi à pompon vert et blanc, son bel uniforme neuf à liserés rouge vif, à boutons luisants comme de l'or. Sur sa manche brillent les galons de sergent. Il a pris une allure martiale, des airs fendant et une voix de commandement, ainsi qu'il convient à un collégien qui a l'honneur d'être sous-officier au corps des cadets. C'est un homme de douze ans, maintenant, et il ferait beau voir qu'on le traitât en enfant. On serait bien regu ! Mais pourquoi donc cette tenue flamboyante ! Oh ! c'est bien simple : nous sommes au matin de la *Fête du Bois*.

Dès cinq heures du matin, le canon a tonné, les tambours ont battu le rappel. Pareilles à des fourmilières qu'un passant malicieux aurait bouleversées, toutes les maisons sont en rumeur.

Vous ne ferez pas à Antoinette l'injure de croire qu'elle puisse dormir le matin de ce grand jour ; siôt qu'elle entend les fanfares joyeuses annonçant le passage des « cadets », elle saute à bas de son lit et court à la fenêtre pour les voir défiler. Elle constate que Jean a levé la tête comme pour lui envoyer un imperceptible salut. Alors seulement elle s'aperçoit qu'elle est en chemise de nuit. Mais bah ! à neuf ans, ces choses-là ne tirent pas à conséquence ! Elle se regarde au miroir... ô bonheur ! ses papillotes n'ont pas souffert ! Depuis trois jours et trois nuits, malgré la fatigue et les maux de tête, elle n'a pas quitté son auréole de papier tortillé. « Il faut souffrir pour être belle », lui a-t-on dit, et Antoinette souffre avec une patience angélique. On a mouillé ses cheveux d'eau sucrée pour les mieux faire tenir ; quelle torture quand il faudra les démêler ! N'importe. L'essentiel est d'être

frisée pour la fête... Vite un coup d'œil à la belle robe blanche qui s'étale dans toute sa splendeur sur le canapé du salon ! Dire qu'il faut attendre encore quatre heures (quatre siècles) avant de s'en revêtir ! Pauvre Antoinette ! Comment trouver assez d'appétit pour manger son déjeuner, quand son petit cœur palpite de joie et d'impatience. On a beau la presser, la gronder, rien n'y fait. — Mademoiselle, restez à votre place ! — Ah bien oui ! elle se lève de table, court regarder le ciel, constate qu'il est au beau, puis une pirouette, une glissade sur le parquet, et la voilà devant la pendule, essayant de faire avancer les aiguilles de ses doigts mignons.

Mais après tout, chers lecteurs, pourquoi prolongerais-je ces citations ? puisque vous ne tarderez pas à posséder le volume, et qu'après l'avoir parcouru, vous vous empresserez de l'offrir comme étrenne à l'un des vôtres.

Je vous ai parlé de deux « nouvelles » seulement ; notez qu'il en contient bien davantage : *Le mariage de Pierre Vernens*, *Oiseau de passage*, *Grand-père et Petit-fils*, *La mort d'un Roi*, etc., etc., toutes aussi attrayantes les unes que les autres. Jamais, je vous l'assure, jamais lecture ne m'a laissé une impression plus agréable. Tâtez-en, je vous prie, et vous verrez si le *Conteur* ne vous a pas dit vrai, — comme il le fait toujours, du reste :

L. M.

Le premier drapeau.

La présentation d'un drapeau aux conscrits, comme elle se pratique en France, intéressera sans doute nos jeunes soldats. Voici la jolie description qu'en fait *l'Estafette de Paris* :

« A l'occasion des inspections trimestrielles des corps de troupe, les conscrits vont, pour leur première revue, former les rangs et voir sur leurs fronts flotter les plis du drapeau.

Cette solennité est pour eux la révélation d'une vie plus haute et d'une religion nouvelle ; elle est, après l'incorporation matérielle, leur véritable immatriculation d'âme dans l'existence militaire, dans la carrière qui fait appel à leur patriotisme, à leur abnégation, à l'héroïsme. Aussi l'autorité militaire a-t-elle compris toute l'importance de cette initiation aux grands devoirs et s'emploie-t-elle à en développer tout le prestige.

Sur le champ de manœuvre, les compagnies se déploient et s'alignent. Par ces temps de décembre, le froid mord dur, la bise cingle les faces, le gel gerce les doigts gourds, crispés sur les fusils, les pieds raidis trépignent. Cependant, soudain, tout s'immobilise ; les ordres brefs des capitaines se sont tus ; d'un grand silence jaillit la voix enflée du colonel :

— Garde à vous !